

Festival international

Quatre jours n'étaient pas de trop. Pour sa quatrième année, le Festival de guitare de Paris prend de l'envergure. Du 16 au 19 novembre se sont produits, entre autres, Jorge Cardoso, Shin-Ichi Fukuda, Roland Dyens, Ricardo Gallen, Éric Bellocq et Margarita Escarpa. Huit concerts au total, mais aussi un salon de la lutherie agrandi, des conférences et des masterclass. Récit des prestations et promenade du côté des luthiers.



Roland Dyens a clos le festival avec un « libre récital », au sein duquel il a livré une interprétation exceptionnelle du *Grand Solo* de Sor.

de guitare de Paris C'est Byzance !

Salle Cortot, jeudi, 20h30 : dans ce lieu cher aux guitaristes s'ouvre le festival, sous le regard d'un public enthousiaste. Quatre soirées de concerts rythmées par des grands noms de la guitare : Roland Dyens, Antonio Maya mais aussi Maurizio Diaz ou Ricardo Gallen... Avec des passages par l'Amérique du sud, la musique contemporaine et la musique de chambre, entre autres. Commençons donc par un petit tour d'horizon de ces performances.

LES CONCERTS

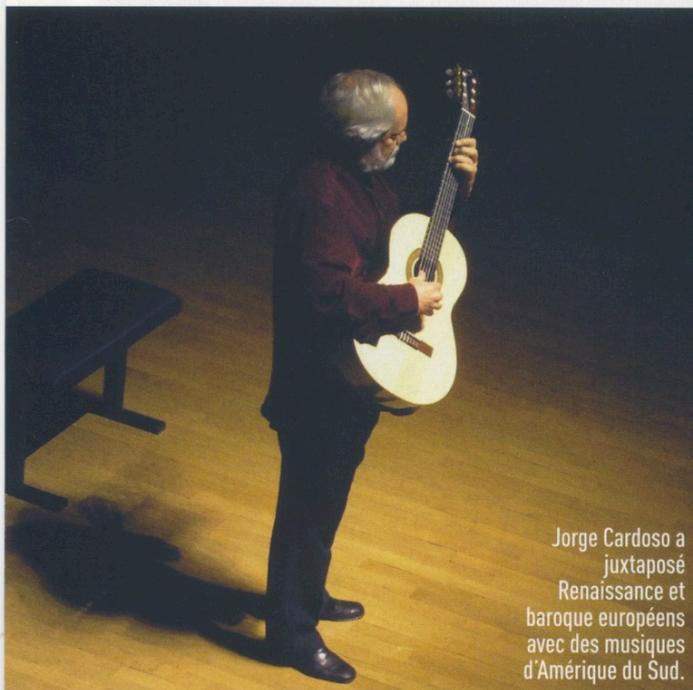
Jeudi soir, salle Cortot donc, c'est la guitare flamenca d'Antonio Maya qui a lancé le festival. Avec un programme consacré au répertoire des grands maîtres du genre, le public déjà nombreux pour un milieu de semaine a pu admirer la belle sonorité (puissante et assez ronde pour ce style de musique) du natif de Grenade, de même que sa sensationnelle technique. En choisissant l'ordre chronologique pour les interprétations des créateurs (Ramon Montoya, Esteban de Sanlucar, Paco de Lucia, Rafael Riqueni), le musicien a offert aux spectateurs une histoire condensée de l'évolution de la guitare. Le concert s'est terminé par une composition de l'interprète inspirée par Paris. Une performance très appréciée du public, impressionné par une prestation associant technique (pas le moindre petit accroc et une étonnante main droite) et musicalité énergique.

Difficile de trouver un meilleur choix que Jorge Cardoso pour faire le lien entre la partie « musique populaire » du festival et la musique « savante ». Le guitariste argentin possède en effet une connaissance musicologique très approfondie du folklore de l'Amérique du sud, mais aussi des musiques européennes, de la Renaissance à la période romantique. Jouant debout, la guitare en bandoulière, le musicien avait concocté un

programme juxtaposant des pièces de la Renaissance et du baroque européens avec des musiques d'Amérique du Sud. Si ces mises en parallèle ont pu paraître étranges (*Ya Se Asienta El Rey Ramiro* de Narvaez et une *Milonga* par exemple), la présentation et le jeu de Cardoso ont fait passer tout cela avec bonheur. En plus de l'interprétation très vivante et naturelle de toutes les œuvres sud-américaines, on retiendra surtout une vision très personnelle du *Guardame Las Vacas* de Narvaez (avec d'étonnantes diminutions), des *Jacaras* de Santa Cruz et du *Galop* de Carcassi. L'ensemble fut si convaincant que les quelques approximations techniques se firent vite oublier. Un programme vraiment passionnant, apprécié au point de susciter de multiples rappels.

Luth et musique contemporaine

Le lendemain, le contraste était à l'honneur, avec la succession, au cours de la même soirée, de musique ancienne et d'œuvres contemporaines. Éric Bellocq ouvrait le bal, si l'on peut dire, avec son luth et des danses de Guillaume Morlaye : *Bransles d'Escosse & romaine* suivi de *Prélude et romaine*. Tous ceux qui sont habitués à tendre l'oreille lors d'un concert de luth dès que la salle est un peu grande ont sans aucun doute été surpris par le volume sonore produit par Éric Bellocq. Les œuvres de Morlaye, et celles de Kapsberger qui suivaient, ont gagné une ampleur appréciable et développé ainsi une sorte de fermeté décidée dans le caractère. Cette manière semblait cependant un peu moins convenir aux trois pièces élisabéthaines, qui ont perdu une part de leur subtile fragilité. Une œuvre de l'interprète, *Grand large & passacaille*, aux effets inhabituels pour le luth, est venue conclure une interprétation appréciée et rappeler que le luth n'est



Jorge Cardoso a juxtaposé Renaissance et baroque européens avec des musiques d'Amérique du Sud.

Une atmosphère d'une sensibilité particulière régnait pendant la prestation de Margarita Escarpa.



Le programme de Shin-Ichi Fukuda était principalement organisé autour de Toru Takemitsu.

Avec son luth, Éric Bellocq a donné une ampleur nouvelle aux danses de Guillaume Morlaye.



pas exclusivement un instrument de musique ancienne. Transition fortuite ou raisonnée, c'est avec *The Red Book Of The Black Madonna* de Keigo Fujii, œuvre contemporaine basée sur des chants du monastère de Montserrat datant du XVI^e siècle, que Shin-Ichi Fukuda a entamé la deuxième partie de cette soirée. Après ce mélange subtil de références à des temps anciens et de langage musical de plus en plus moderne, c'est autour de Toru Takemitsu que s'est articulée la suite d'un programme techniquement et musicalement très exigeant. La qualité de sa performance (très beau phrasé avec une sonorité attachante et variée) a déclenché un enthousiasme du public tel que le guitariste s'est presque retrouvé en panne de rappels !

même si l'on peut trouver que le tempo adopté était un peu trop rapide (prélude, fugue), la qualité tout à fait intéressante du timbre, à mi-chemin entre le luth et la guitare actuelle, fit de cette interprétation un moment particulier et justement apprécié.

Musique de chambre et guitare romantique

C'est toujours avec plaisir que l'on retrouve la guitare mêlée à d'autres instruments, et pour cette troisième soirée du festival, c'est à Maurizio Diaz et au quatuor Garcia Abril que la salle Cortot faisait place. Équilibre sonore et beauté des timbres étaient au rendez-vous pour mettre en valeur des œuvres superbes comme *Die Vogel* d'Eduardo Angulo ou le très coloré *Un Viento De Luz* de Raúl Maldonado et Robert Coinel. Après la rondeur liée du quatuor à cordes, ce fut au tour du timbre précis de la guitare romantique de Ricardo Gallen de remplir la salle. Si l'on peut s'attendre, sur un tel instrument, à un répertoire comprenant des œuvres de Sor et de Legnani (données avec une grande précision et un phrasé dynamique), il est plus surprenant d'y associer une suite de Bach. Pourtant, et

Roland Dyens en clôture

Dimanche, c'est dans une salle archi-comble (comme déjà la veille) que la remarquable guitariste espagnole Margarita Escarpa a lancé la dernière journée du festival. Avec une sonorité ronde et un phrasé plein de belles respirations, l'interprète a réussi à créer une atmosphère d'une sensibilité particulière (notamment dans ses propres transcriptions d'Albéniz) tout en atteignant une forme de perfection technique. Une sensibilité qui convenait à l'évidence parfaitement à Roland Dyens qui, comme à son habitude, après une improvisation aux multiples facettes, s'est lancé dans un « libre récital », présentant au fur et à mesure les œuvres qu'il avait choisi de jouer. À côté de ses propres compositions (*Valse des anges*, *Flying Wings...*), on a pu entendre, entre autres, un excellent arrangement aux voix multiples et à la tessiture étendue d'*Alfonsina Y El Mar* d'Ariel Ramirez (déjà joué à l'honneur, puisque déjà joué trois jours plus tôt dans un arrangement fort différent par Jorge Cardoso) et un *Grand Solo* de Sor tout à fait exceptionnel. Les qualités particulières d'inventivité, d'intelligence, de variété et de beauté du son, saluées par une véritable ovation et par de nombreux rappels, ont conclu en beauté ces quatre jours de concert.



Les guitares de Jean-Yves Alquier se distinguent par des chevalets à la forme spécifique.



Le stand de Gérard Sambot : une guitare romantique d'après Panormo, un gallichon et une guitare baroque.



Maurizio Diaz et le quatuor Garcia Abril, tout en équilibre sonore et beauté des timbres.



En ouverture du festival, Antonio Maya a offert une histoire condensée de l'évolution de la guitare.

LE SALON DE LA LUTHERIE

Comme l'année dernière, c'est à la Cité internationale des arts, à deux pas de Notre-Dame (et d'un accès rapide depuis la salle Cortot) que s'est tenu le salon de lutherie du Festival de guitare de Paris. Dans un festival tourné avant tout vers les formes « savantes » de la guitare (musique ancienne, classique, romantique), les instruments exposés étaient en grande majorité des guitares classiques de concert complétées par des instruments de musique ancienne. Aussi, ici, pas de mélange des genres avec guitares à cordes métal (folk, manouche...) ou d'instruments amplifiés. Parmi les luthiers présents, peut-être est-il bon de rappeler que même si certains fabriquent exclusivement des guitares classiques, d'autres ont un éventail qui inclut les guitares jazz, classique, folk, et d'autres construisent également différents instruments, soit tournés vers les musiques populaires (cistre, bouzoukis, mandolines, banjos...), soit vers les musiques savantes (violin, alto...).

Pour la deuxième édition de ce salon, on remarque tout d'abord une augmentation sensible (pour un salon aussi spécialisé) du nombre d'exposants avec une vingtaine de luthiers, représentant une part significative des fabricants de guitare de concert de l'hexagone. Il convient aussi de noter la qualité remarquable de tous les instruments présentés. Bon nombre de guitaristes de qualité sont venus profiter de cette occasion unique de comparer autant d'instruments différents. C'est aussi une possibilité pour les luthiers présents, lorsqu'ils ne sont pas occupés à faire essayer tel ou tel instrument dans l'une des pièces spécialement dédiées à cet usage, de se rencontrer pour un échange

fructueux, non seulement sur le plan professionnel mais également sur le plan personnel. Au vu du nombre d'instruments présentés durant ces trois journées, il était difficile de vouloir les essayer tous de manière consciencieuse, d'autant plus que le jugement, dans ce cas, serait surtout une affaire de goût personnel et d'affinités parfois difficilement explicables avec tel ou tel instrument. On pouvait par contre s'attarder sur des détails de fabrication et, en parcourant les deux salles d'exposition, en bavardant de

Masterclass et conférences

En plus des concerts et du salon de lutherie, le Festival de Paris organisait, comme lors de l'édition précédente, des masterclass et des conférences à la Cité internationale des arts, située au centre de Paris, tout près de l'île Saint-Louis. Les instrumentistes ont ainsi pu bénéficier, dans le très agréable auditorium de la Cité, des conseils d'Éric Bellocq, de Ricardo Gallen et de Shin-ichi Fukuda. La classe de Ricardo Gallen, largement fréquentée par les auditeurs libres et par les stagiaires, a profité d'un enrichissant enseignement sur des œuvres très différentes, caractérisé par une attention poussée aux détails et une approche méticuleuse des doigts en rapport avec l'analyse de l'œuvre. Les auditeurs n'étaient pas moins nombreux pour assister aux deux conférences données cette année. Celle présentée par Betho Davezac et Christine Bayle sur les rapports entre musique et danse à la Renaissance et à l'époque baroque aura été l'occasion de voir danser ces différents pas par une spécialiste de la question et d'apprendre une foule de choses concernant le tempo et l'accentuation de pièces connues des instrumentistes. Une somme de connaissances passionnante, qui était également au rendez-vous le lendemain lors de la conférence de Danielle Ribouillaut sur la guitare « romantique ».



PAUL BEUSCHER

beuscher.com

TOUT POUR FAIRE DE LA MUSIQUE



BASTILLE

15/27, Bd Beaumarchais
75004 PARIS
Métro Bastille
Tél : 01 44 54 36 00

RIVE GAUCHE

66, Av. de la Motte Picquet
75015 PARIS
Métro La Motte Picquet
Tél : 01 47 34 84 70

LIBRAIRIE MUSICALE DE PARIS

68 bis, rue Réaumur
75003 PARIS
Métro Réaumur Sébastopol
Tél : 01 40 29 18 18

BORDEAUX

C / Virgin Megastore
15/19, Place Gambetta
33000 BORDEAUX
Tél : 05 56 56 05 66

www.beuscher.com

Ricardo Gallen a surpris en incorporant à son répertoire une suite de Bach.



Auditeurs libres et stagiaires se sont bousculés pour la masterclass du musicien.



luthier en luthier, se faire une petite idée des aspirations de chacun.

Sur une des guitares de Michel Donadey, établi à Marseille et qui s'inscrit dans une démarche qui cherche à « libérer le bois des contraintes mécaniques », on remarque tout de suite le joli chevalet, et un coup d'œil à l'intérieur de la caisse permet d'observer des barres qui présentent la particularité d'être évidées.

Un autre luthier marseillais, Joël Laplane, montrait quant à lui un modèle très particulier, issu d'une série de 25 instruments dédiés à Turibio Santos. On remarque tout d'abord la fixation particulière des cordes qui, au lieu d'être fixées au chevalet après être passées sur celui-ci, sont attachées à deux points de fixation passant à travers la table (un pour les trois cordes graves, un pour les trois cordes aiguës) et fixés sur un « manche intérieur » pour mieux libérer la table d'harmonie. À noter aussi, l'utilisation du padouk (le palissandre d'Afrique) pour le fond et les éclisses. Comptant au nombre des formes les plus étonnantes de ce salon, le « prototype » de Gérard Audirac, installé dans le Loiret, diffère de l'aspect traditionnel avec, entre autres, son absence de rosace. La table est donc sans ouverture, celle-ci étant remplacée par une « bouche » située en haut de l'éclisse supérieure. Autre particularité notable, la tête, sur laquelle on remarque une discontinuité au niveau de la partie centrale (là où s'insèrent les rouleaux des mécaniques), cette sorte de « flottement » de la tête étant destinée à favoriser l'apparition de certains modes vibratoires.

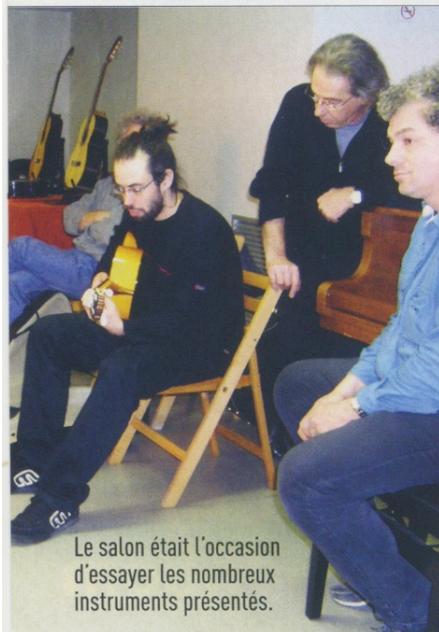
Seule représentante des luthiers non établis en France, Cornelia Traudt (qui travaille en Allemagne) se distingue quant à elle, avec son modèle « Aimée », par une table sculptée (un peu à la manière d'une table de violon) qui présente une différence d'épaisseur visible sur sa face extérieure, loin d'être désagréable à l'œil. Ce modèle peut aussi bien se décliner avec une table en cèdre qu'avec une table en palissandre.

Nouveau venu dans l'univers des luthiers, Régis Sala, l'un des rares dont l'atelier se

trouve en Ile-de-France, semble privilégier pour sa part les tables en cèdre. Interrogé sur les particularités de ses instruments et plus particulièrement de son barrage, il révèle utiliser une barre d'âme et une « barre harmonique à la Fleta ». Cette préférence pour le cèdre se retrouve également chez Dominique Delarue, qui avoue « rester fidèle au cèdre » malgré la tendance actuelle en faveur de l'épicéa. Lui veut prouver qu'avec cette essence, on peut malgré tout obtenir un son clair.

Différents choix esthétiques

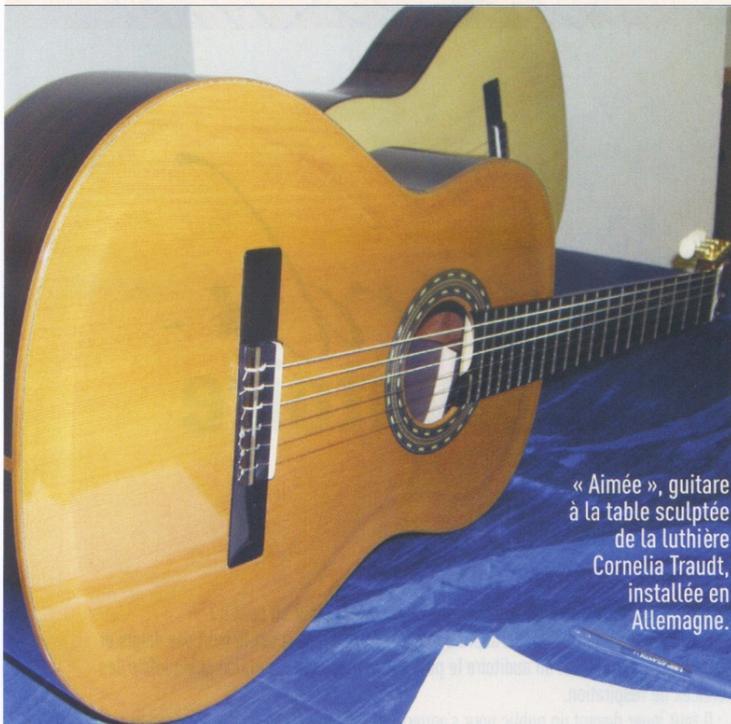
Certains sont plus que d'autres spécialisés dans la restauration d'instruments anciens, tel Jérôme Casanova, (comptant au nombre des quelques luthiers établis en Auvergne, à Clermont-Ferrand) qui fabrique également de remarquables instruments, dont la conception se nourrit de son expérience de restaurateur. On apprécie particulièrement la forme générale et l'originalité de la tête qui, comme certains détails de la facture, rappelle certaines guitares romantiques. À noter également, l'aspect superbe des mécaniques italiennes Alessi. D'autre part, parmi les différents instruments présentés par Jean-Noël Lebreton (qui a la chance de travailler dans la douceur angevine), on retient une très jolie guitare avec un vernis au tampon, à la teinte réussie, obtenue en partie par le passage dans une cabine à U.V., et un manche au renfort en ébène avec une enture en V. Déclarant pour sa part « essayer d'harmoniser les différentes essences en fonction du montage », sorte de variation sur la matière dans tous les éléments, Jean-Yves Alquier se distingue aussi par des chevalets à la forme spécifique et l'attention particulière apportée à les accorder avec l'identité de la table. Une sorte de « fine-tuning » à la construction. L'originalité peut également se faire jour dans la rosace. C'est le cas chez



Le salon était l'occasion d'essayer les nombreux instruments présentés.



La vingtaine de luthiers présents à la Cité internationale des arts ont pu échanger sur leur travail.



« Aimée », guitare à la table sculptée de la luthière Cornelia Traudt, installée en Allemagne.

Olivier Pozzo, avec son joli motif céleste (lune, étoiles) nacré sur un fond sombre. La forme du chevalet est également particulière, et présente un profil qui s'affine à mesure que l'on s'éloigne du centre de la table. C'est l'analyse de deux instruments célèbres d'Andrés Segovia, une Hermann Hauser et une Ramirez, qui a conduit Michel Mercier à une sorte de variation sur le caractère « hauserien » ou espagnol, avec comme résultat un diptyque dont l'une des composantes est la « Shéhérazade » à table en épicéa.

De son côté, Hugo Cuvillier, établi à Marsanne, dans la Drôme, dit « *ne pas rechercher un son a priori mais plutôt la meilleure efficacité mécanique possible* » et utilise aussi bien l'épicéa que le cèdre. Il privilégie une table fine au barrage dynamique. Quant à lui, Renaud Galabert recherche « *un timbre personnel plutôt que la puissance* » en travaillant sur les essences et la densité des bois. Cela passe par un souci de liberté et de dynamique en affinant le barrage. On remarque une touche dont la 20^e case permet d'accrocher le Do aigu et un traitement particulier de la décoration de la tête. Cette recherche d'un timbre personnel définit également le travail de Marc Boluda qui, comme il le dit lui-même, « *ne cherche pas à faire des tambours* » et dont on peut admirer le beau travail sur les filets et sur la tête. Si on ajoute à cela les instruments de Maurice Dupont, de Pascal Quinson et de Jean-Noël Rohé, on comprend combien ce salon est devenu important. N'oublions pas non plus les luthiers spécialisés dans les instruments de musique ancienne avec Stephen Murphy et ses superbes luths, vihuela et guitare baroque ainsi que le Rouennais Gérard Sambot, qui présentait une guitare romantique d'après Panormo, un curieux et intéressant gallichon (instrument utilisé au XVIII^e siècle dans certains pays pour la basse continue et le jeu soliste) et une guitare baroque inspirée de celle de Stradivarius.

Il y a bien longtemps, depuis certains Musicora déjà lointains, qu'on n'avait pas eu l'occasion de voir un tel rassemblement de luthiers à Paris et de pouvoir admirer, essayer et comparer tant de guitares de concert.

Texte et photos François Nicolas

Vos réactions à guitare.classique@roularta.fr

Un concours de guitare en projet

Après la disparition, au milieu des années 90, du très célèbre Concours de Radio France, rendez-vous extraordinaire par son ambiance et fédérateur de nombreux guitaristes de France et d'ailleurs, la guitare retrouve sa place à Paris grâce à l'énergie et à l'engagement exemplaire de Tania Chagnot et de l'association *Vous avez dit guitare ?*. Jouer à Paris compte particulièrement pour tous ces artistes, qui prennent un soin remarquable à la préparation de leur programme, encouragés peut-être en cela par le public connaisseur et attentif de la salle Cortot. La création d'un concours de guitare, un aboutissement logique compte tenu de la filiation du festival, est également en projet. Cependant et malgré son indéniable succès puisque l'on vient de toute la France et même de Belgique, un tel événement ne peut continuer à exister (si l'on veut garder un prix des places raisonnables) qu'avec l'appui de sponsors ou de subventions publiques. On espère de tout cœur que l'engagement des uns et des autres permettra au festival de poursuivre son épanouissement.